

**L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN  
THÉODOR FONTANE (1819-1898)  
EN LORRAINE ET EN ALSACE ANNEXÉES  
(1870-1871)  
par M. René HOMBOURGER**

Descendant d'une famille de Huguenots, Théodor Fontane (1819-1898), pharmacien comme son père, avait abandonné les bocaux pour la plume du journaliste.

Deux journaux berlinois notoires, la «Kreuzzeitung» et le «Vossische Zeitung» l'envoyèrent en qualité de correspondant sur les champs de bataille de la Guerre des Duchés en 1864 et du conflit austro-prussien en 1866.

D'un séjour en France en 1870 et 1871, Fontane rapportera deux excellents reportages «Kriegsgefangen» et «Aus den Tagen der Okkupation» qui feront l'objet de ma communication.

Je rappellerai pour mémoire qu'à près de soixante ans, Fontane abordera le genre romanesque et que les œuvres qu'il publiera par la suite, feront de lui l'un des meilleurs écrivains allemands du 19e siècle.

Pour son voyage en France, Fontane avait choisi de visiter outre Metz et Strasbourg, Sedan et Paris. Tel avait été du moins son projet initial. Le sort allait pourtant en décider tout autrement.

Après avoir quitté Berlin le 27 septembre (1870), Fontane avait fait une première halte à Nancy, puis il s'était rendu à Toul (2 octobre). Nancy, à ce qu'il affirme, lui fit l'impression d'une véritable résidence, Toul en revanche le déçut. Pour lui ce n'était qu'un trou.

Il sera pourtant contraint d'y demeurer deux jours entiers en raison de la guerre et des réquisitions.

Après bien des démarches, il obtint d'être conduit en calèche à Domrémy. Or cette excursion lui sera fatale.

A peine fut-il sorti de la maison de Jeanne d'Arc, qu'un groupe d'hommes armés l'interpella et lui demanda ses papiers. Constatant qu'ils avaient affaire à un Prussien, ces individus - des francs-tireurs - le soupçonnèrent d'être un espion et l'arrêtèrent.

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

Conduit à Neufchâteau, interrogé par un gendarme, Fontane est emmené à Langres, où il subit un nouvel interrogatoire. De là, il est transféré à Besançon et incarcéré dans la citadelle (1).

Après cette détention, il fut incarcéré à l'île d'Oléron, où il resta enfermé jusqu'au 29 novembre.

Libéré, Fontane se retrouvera le 5 décembre à Berlin où la «Vossische Zeitung» publiera le récit de ses aventures.

\*  
\* \*

L'échec de son premier voyage en France n'avait pas découragé l'écrivain. Cinq mois plus tard, il en entreprendra un second, dont il évoquera les péripéties dans un ouvrage intitulé «Aus den Tagen der Okkupation - Eine Osterreise durch Nordfrankreich und Elsass-Lothringen 1871».

Parti de Berlin le 9 avril 1871 - jour de Pâques - et après un long périple en chemin de fer, Fontane était arrivé le 4 juin à Thionville.

Les sept heures qu'il sera contraint d'y passer en attendant un train pour Metz, ne plaideront guère en faveur de la petite ville encore corsetée de remparts.

Il affirme y être entré par une porte, et sorti par une autre. Après avoir fait un demi-tour, il prit une rue de traverse et déjà sa visite était terminée.

Il en conclut que Thionville, malgré son caractère de forteresse qui lui confère un certain prestige, n'est qu'un trou. Il plaint les officiers, ses compatriotes, qui sont obligés d'y résider; le matin l'exercice, l'après-midi le billard.

A dix heures du soir, Fontane reprend enfin le train pour Metz, où il arrive une heure plus tard.

Rue des Clercs il descend à l'Hôtel de Metz, y dîne et regagne à minuit sa chambre.

(1) Son séjour bisontin a été évoqué par René Cheval devant l'Académie de Besançon sous le titre : «La captivité de Fontane à la Citadelle de Besançon en octobre 1871». Cette communication paraîtra dans les Mémoires de l'Académie de Besançon.

## EN LORRAINE ET EN ALSACE ANNEXÉES

Or, il découvre que cette chambre qui lui a été attribuée sous le nom de «salon» n'est qu'une sorte de cellule de prison dans laquelle le dernier voyageur arrivé se trouve enfermé provisoirement, pour douze ou dix-huit heures.

Dans le courant de la journée suivante, on lui affecte heureusement une véritable chambre ornée de tableaux et d'une pendule.

La matinée du lendemain, Fontane l'occupe à explorer la ville. Sous un beau soleil, il descend la rue des Clercs, «le véritable centre de Metz, qui relie deux de ses places les plus remarquables, la Place Royale, moderne, d'une part, et d'autre part, l'Esplanade et la Place de la Cathédrale médiévale», dont la construction, ainsi qu'il le souligne ne fut achevée qu'en 1546.

«Six ans plus tard, écrit-il, Metz cessait d'être une ville allemande et devenait française. Mais avant d'apparaître à l'extérieur, ce changement s'était déjà opéré à l'intérieur, moins politiquement parlant, parce qu'on cherchait à conserver une certaine indépendance, mais intellectuellement.»

C'est au comportement du Luxembourg, qui malgré son appartenance à l'Allemagne, n'a jamais caché son penchant pour la France, que l'écrivain compare l'attitude de Metz. Il en veut pour preuve les vieilles inscriptions à l'intérieur de la cathédrale, qui sont toutes en latin et en français.

«La manière dont Metz passa aux mains des Français semble prouver que les cœurs y étaient préparés.»

Sa promenade à travers la ville offrira l'occasion à Fontane de découvrir deux cafés de caractère fort différent : le Café de la Cathédrale et le Café du Heaume (2); le premier est fréquenté par des bourgeois et on y fume le cigare et la pipe, on y joue aux dominos et au billard.

Ici «Le Figaro» et «Le Gaulois» passent de main en main. «Il faudra encore beaucoup de temps, estime Fontane, avant que la Kreuzzeitung y fasse une entrée victorieuse.»

Tout autre est le Café du Heaume sur l'Esplanade.

«Bien avant le grand changement (celui de 1870), le Café de la Cathédrale était fréquenté par les civils, celui de l'Esplanade par les militaires.»

«De tout temps, le sabre avait rivalisé avec la queue de billard et le

(2) Fontane écrit : le Café Heaume.

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

seau à champagne avait supplanté par intermittence la bouteille d'absinthe.»

«Or, au cours des derniers jours du mois d'octobre 1870, le contraste entre civils et militaires s'est encore accentué : le Café de la Cathédrale est resté français, le Café du Heaume est devenu allemand.»

Un autre contraste messin, Fontane le découvre devant les statues de Ney et de Fabert. «Né alors que la cathédrale venait à peine d'être achevée par les derniers de ses architectes, Fabert se dresse sur la Place d'Armes, revêtu d'une armure; Ney, en revanche, porte sur son uniforme, un manteau pittoresquement drapé, ouvert et rejeté en arrière, dans l'attitude du guerrier. Entre ses mains, il ne tient nulle pacifique feuille de papier (comme la statue de Fabert), nul parchemin officiel, portant un nom ou une date, seul le petit mousqueton du voltigeur français.»

«Mais si la pose de Ney et de Fabert est différente, l'idéal qui les anime - la fidélité - leur est commun.»

«Faber, écrit Fontane, fut le Ney de son époque, un brave des braves du siècle de Louis XIV, et sur le socle de la statue que Metz a érigée au plus valeureux de ses fils, on a pu graver dans l'airain ses propres mots : «Si pour empêcher qu'une place que le Roi m'a confiée, ne tombât aux mains de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerai pas un moment à le faire» (3).

Fontane avoue que le monument de Ney n'a nul besoin d'une telle inscription. «Son nom, écrit-il, continue à vivre dans le cœur de la nation. Il mourut de la mort du traître et à juste titre, mais le monde lui a pardonné depuis longtemps. C'est par loyauté qu'il fut déloyal. Il plaça son cœur au-dessus de sa parole.»

«Ainsi, poursuit Fontane, deux statues se dressent sur des places de Metz, chacune d'elles évoque les grandes heures du pays, chacune lance, comme un appel muet, le mot : persévère.»

«En ces journées d'octobre, alors que le pain devenait de jour en jour plus cher et la vie humaine toujours meilleur marché, écrit Fontane, quels sentiments devaient animer le maréchal Bazaine, alors qu'arrivant en ville depuis Ban-Saint-Martin, il passait devant ces deux statues et, de jour en jour, devait se rendre compte d'une seule chose : la troisième statue ne sera pas pour toi.»

(3) En français dans le texte.

## EN LORRAINE ET EN ALSACE ANNEXÉES

«Lorsque le 29 octobre, conclut Fontane, les nôtres entrèrent dans la ville, la statue de Fabert portait un voile de deuil.»

Après avoir parcouru les rues de Metz, l'écrivain loua une voiture (cinquante francs par jour, ce qui n'est nullement cher, remarque-t-il) pour aller visiter les champs de bataille les 16 et 18 août 1870.

Il traverse Jussy qui fut le poste le plus avancé des Prussiens, passe à Ars-sur-Moselle, puis à Jouy-aux-Arches, où les habitants ne lui témoignent guère de sympathie.

Seul, le mot de «Briefkasten» le rassure et lui prouve que l'aigle impérial prussien plane au-dessus de lui comme s'il voulait le protéger.

A Corny, il visite le château naguère quartier général du prince Frédéric Charles, aujourd'hui monument historique. Parvenu à Gorze, il évoque les sombres jours pendant lesquels, sous un ciel de plomb et une pluie battante, chaque maison se vit transformée en infirmerie.

Mais le jour de son arrivée à Gorze, le soleil illumine la longue rangée de maisons crépies de jaune et sur la colline la Vierge nimbée de lumière bénit les vignes et la vallée.

A l'«Auberge du Cheval Blanc», l'heure du déjeuner ayant sonné, une imposante aubergiste qui a deviné en lui le Prussien, lui proposa du jambon avec de la choucroute.

Mais en matière de choucroute, comme en bien d'autres choses, Fontane avoue ne pas se sentir assez allemand pour préférer ce plat au gigot. Ce dernier lui semble d'ailleurs mieux convenir aux talents culinaires de l'aubergiste. En attendant d'être servi, Fontane récapitule les impressions qu'il a rassemblées tout au long de son voyage dans la région de Metz et plus particulièrement à la campagne.

Il a compris qu'au plus profond de leur cœur, les Lorrains français considèrent qu'ils appartiennent à présent à une province conquise par l'ennemi.

Ils ont été livrés en proie au vainqueur et celui-ci les oblige à se plier à ses lois.

Les Lorrains n'ont pas d'exigences particulières à faire valoir auprès du vainqueur; de tout temps, ils furent ses ennemis et à l'heure présente, en tant que pays frontalier, ils doivent payer l'addition et tirer les conséquences de cet antagonisme.

Fontane en était là de ses réflexions lorsque fut apporté le gigot com-

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

mandé par lui. L'écrivain retint l'aubergiste à sa table, l'invita à trinquer avec lui et comme s'il plaisantait, évoqua les temps, très proches, qui feront de ce Lorrain un vrai Prussien, et de son fils un soldat dans la Garde à Berlin.

«Quant à la Lorraine tout entière, ajouta l'écrivain, elle constatera qu'elle n'a pas tellement perdu au change, et que les gouvernements allemands, contrairement aux français (que l'aubergiste lui-même avait accusés de songer uniquement à eux, c'est-à-dire à leur propre poche) que ces gouvernements allemands se sont rendus compte du caractère sacré de leur mission.»

«Nous le savons bien, répondit l'aubergiste (et Fontane a noté textuellement ces propos) que votre gouvernement est juste, ce n'est pas rien, mais nous sommes Français, nous sommes tout à fait pour la France et être Allemands, jamais !».

Fontane essaya alors de diriger la conversation sur un terrain moins brûlant et plus terre à terre !

Prenant pour prétexte le vieux préjugé selon lequel un Français ne saurait résister à un argument d'ordre pécuniaire, il rappela à l'aubergiste qu'à partir du moment où il est devenu allemand, il a été dispensé de participer au paiement des cinq milliards de francs or imposés à la France par la Prusse. L'aubergiste réagit sur le champ : «J'aimerais mieux payer et rester Français, l'Allemagne, oh !...».

Perdant patience, Fontane se saisit alors de la miche de pain placée sur une assiette devant lui. «Ce pain, s'écria-t-il, poussera désormais sur une terre allemande et c'est tout dire.»

«Terre allemande, répliqua l'aubergiste. Regardez ce chasseur amateur qui passe. Il croit avoir tué un faisan, ce n'était en réalité que la casquette de son voisin. Le faisan s'est envolé.»

Sa prochaine étape conduira Fontane à Mars-la-Tour que les stipulations du traité de paix ont conservé à la France et que les habitants des villages voisins devenus allemands par la force, considèrent comme leur future patrie.

«Nous exploiterons encore cette terre pendant cinq ans, puis nous passerons de l'autre côté.»

Entre Mars-la-Tour et Vionville, Fontane découvre un petit bois qui vit fondre quatre brigades prussiennes décimées par la mitraille, la moitié des officiers et un tiers des hommes du 24<sup>e</sup> régiment.

## EN LORRAINE ET EN ALSACE ANNEXÉES

Il se penche sur la tombe d'un compatriote dont il connaît les parents et y cueille une campanule qu'il emportera à Berlin.

Le soir tombait déjà quand Fontane arriva à Gravelotte.

Il descendit au «Cheval Blanc» où, à l'heure du repas, il s'assit à une table déjà occupée par quelques officiers prussiens.

Or, si la richesse du menu et l'abondance des plats l'étonna, l'attitude des indigènes lorrains lui parut toujours égale à elle-même. Il les trouve «gentils, gais, avenants, mais ils sont Français».

«Mon fils, lui avouera M. Drouant, l'aubergiste ne portera jamais l'uniforme allemand, quant à moi, dans trois ans, je vendrai tout pour me retirer à Mars-la-Tour.»

Fontane, désabusé, constate qu'il en est à Gravelotte comme partout ailleurs.

«Ne vous étonnez pas, poursuit l'aubergiste, si vous n'entendez nulle part un mot d'allemand. Nous sommes ici des Lorrains français.»

«Il a fallu la guerre pour que beaucoup d'entre nous entendissent le premier mot d'allemand.»

L'aubergiste affirme que dans la région que Fontane appelle «Deutsch Lothringen», on parle encore la langue allemande.

A la frontière, on la parle suffisamment et sans effort, mais dans leur ensemble, les Lorrains s'en sont déshabitués.

Si un jour ils ont pu s'imaginer, qu'ils pourraient transplanter le français au-delà du Rhin, ils n'ont assurément jamais pensé que celui-ci serait vaincu et évincé dans leur propre pays par leurs voisins d'outre-frontière.

Même chez les Lorrains germanophones, prétend l'aubergiste, la langue allemande est devenue un capital en friche; elle s'est rouillée. Les affaires avec les Allemands se traitent en français.

«Nos partenaires, conclut, l'aubergiste, s'en accomodent.»

Après cette conversation édifiante, l'écrivain quitte Gravelotte et prend la route des champs de bataille :

Vernéville, avec son long alignement de tombes, celles de ces canoniers du Schleswig-Holstein, qui, précise-t-il, se sont inscrits glorieusement en lettres de sang dans l'histoire du 18 août - Sainte-Marie-aux-Chênes, puis Saint-Privat, où de furieux combats fauchèrent huit mille hommes et des centaines d'officiers.

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

Fontane avait projeté de continuer sa route vers Noisseville, lieu géométrique de trois batailles meurtrières. Mais le sort devait en décider autrement.

Le hasard voulut qu'une voiture de poste prussienne s'arrêtât à la hauteur de sa propre calèche et que l'occupant qui le connaissait par hasard, l'invitât à prendre place à ses côtés.

Le cocher français de la calèche ainsi abandonnée par Fontane, ne cacha pas son mécontentement. Bien que largement dédommagé, il se montra furieux d'avoir été supplanté par un postillon prussien.

Fontane et son compagnon poursuivirent leur route vers Metz, entrèrent par la Porte des Allemands, sortirent par la Porte Serpenoise et après Montigny, un chemin des champs les conduisit au château de Frescaty, à l'endroit même où fut signé le 27 août l'acte de capitulation.

«Les officiers français, note Fontane, gardèrent leur épée, en témoignage de leur bravoure.»

Dans l'une des pièces de ce château (qui est tombé depuis, sous la pioche de démolisseurs inconscients), Fontane découvre «l'encrier presque à sec, d'où finirent par sortir les clauses de la capitulation».

Cet encrier, à ce qu'il affirme, a appartenu au lieutenant von Goetz du 24<sup>e</sup> régiment. «La table, l'encrier et le porte-plume ont été emmenés à Berlin, en souvenir de ces journées mémorables.» Fontane croit savoir que la table et l'encrier ont été remis au prince Frédéric Charles.

Lorsque l'écrivain quitta Frescaty, le soleil couchant d'un rouge de sang, se reflétait dans un petit étang entouré de quatre saules pleureurs. C'est sur cette vision qu'il s'éloigna du pays messin.

Son premier voyage en France si malencontreusement interrompu à Domrémy («Oh ! Jeanne d'Arc, tu m'as coûté très cher», écrira Fontane à son épouse) avait pourtant permis à l'écrivain de visiter auparavant les champs de bataille de Wörth et de Wissembourg.

Sarrebruck sera le point de départ de son deuxième voyage. Puis, près de Sarreguemines, il pénétrera à nouveau sur une terre qui fut autrefois française et qui est devenue «Reichsland».

Or, passé la frontière, il côtoie dans le train, un bon nombre de ce qu'il appelle des «Will Franzosen», c'est-à-dire des individus qui, quoique devenus allemands, se veulent français.

Ce comportement, Fontane le trouve «intolérable»; «ils pêchent,



## EN LORRAINE ET EN ALSACE ANNEXÉES

écrit-il, contre leur maison natale, portent atteinte à l'honneur de leur famille et à leur propre honneur».

Ces «Will Franzosen» l'écrivain va les rencontrer une fois encore à Bitche.

Ils occupent à l'Hôtel de Metz, une salle à manger, qui leur est spécialement réservée, alors que ses compatriotes allemands, originaires du Brandebourg, de Bavière, du Palatinat et de Rhénanie, se trouvent réunis dans une autre pièce.

Des employés de police et des postes, des forestiers, des télégraphistes, qui accomplissent ici des tâches que l'écrivain tient pour peu agréables.

Avant de se mettre à table, Fontane avait eu le temps de parcourir la ville de Bitche en ruines; le lendemain, il visita la citadelle. Deux bombardements, le premier au demeurant supportable (23 août), le second (11 septembre), avaient fait pleuvoir en trois jours sur la ville et la forteresse, seize mille obus.

Douze heures de bombardements de plus, et la capitulation eut été inéluctable. Or, le canon se tut : Bitche était sauvé.

Sans avoir été capturée, la forteresse demeura invaincue; des Français, elle passa aux Allemands. «Seul, le traité de paix, remarque Fontane, nous la livra.»

Le lendemain de sa visite à Bitche, l'écrivain prit le train pour Strasbourg.

De son séjour en Alsace, je retiendrai ici trois moments révélateurs.

Lorsque Fontane, depuis son compartiment, contemple les ruines des châteaux féodaux sur les crêtes des Vosges, il voit en imagination les étudiants de Bonn ou de Heidelberg en gravir les pentes.

Or, c'est précisément à ces étudiants, que certains croient pouvoir attribuer un rôle primordial dans la conquête des provinces annexées.

Mais l'écrivain ne place sa confiance, ni dans la création de l'Université de Strasbourg, ni dans les randonnées futures des jeunes Allemands.

«La première tâche consiste à extirper l'esprit français, tout le monde en est conscient. Mais il ne faut pas trop compter, ni sur l'administration civile, ni sur l'administration militaire.» Fontane prend pour exemple, d'une part, la Prusse orientale et la Posnanie, d'autre part l'Alsace et la Lorraine.

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

Or, ce qui a réussi d'un côté ne peut pas forcément se reproduire de l'autre.

Abstraction faite des problèmes proprement nationaux, les Polonais incorporés à l'Etat allemand n'avaient attaché du prix qu'à la sauvegarde de leurs droits et de leurs biens.

L'Alsace se soucie peu de tels avantages car elle en bénéficiait déjà depuis longtemps.

De l'avis de Fontane, «seul, le contact avec la pensée allemande est capable de transformer les esprits grâce à la science, aux prédications et aux chants. Mais surtout grâce à la presse à laquelle incombera l'une des tâches primordiales sur cette terre d'Empire».

«Tout ce que l'Allemagne possèdera de meilleur, conclut l'écrivain, sera juste assez bon pour l'Alsace-Lorraine.»

Or, un spectacle, anodin en apparence, permettra à l'écrivain, de toucher du doigt l'antagonisme qui persiste entre occupés et occupants.

Sur la place Broglie, une trentaine de jeunes garçons, petits et grands, s'amuse à sonner du clairon français et à battre du tambour, au moment précis où d'un corps de garde tout proche parvient le son de la trompette allemande.

«Normalement, estime Fontane, on pourrait ignorer une telle manifestation enfantine, ou bien tout simplement prendre pour un jeu tout ce qu'elle renferme pourtant de démonstratif. Quant à l'interdire, ne serait que dommageable.

«Or, jeu ou pas jeu, le tout est symptomatique.» Fontane prend pour exemple une tige de paille. Celle-ci peut indiquer d'où vient le vent, mais elle n'est rien en soi. Le vent y est pour beaucoup : c'est l'esprit français qui souffle dans toutes les couches de la population.

Aux yeux de Fontane, il est indéniable que depuis le premier Empire la France est parvenue à rendre étranger à l'Allemagne un peuple foncièrement allemand.

Ils, c'est-à-dire les Alsaciens, veulent être français. Et Fontane souligne le mot «veulent». Il estime que pour honteuse qu'elle soit, cette aliénation est réelle, et parce qu'elle est réelle, toute entreprise qui consisterait à ramener constamment à ses anciennes amours, celui qui ne veut pas aimer, resterait vaine.

«Nous devons tout simplement essayer de susciter un nouvel amour»

prétend l'écrivain. Mais par quels moyens ? «Par la diffusion de la pensée allemande, à condition toutefois que l'administration ne vienne pas entraver les processus de transformation des esprits.»

Or, Fontane n'est pas certain qu'elle ne l'entrave pas. Et il en fournit un exemple :

Au retour d'une brève excursion à Belfort et à Montbéliard, il avait pris place dans un train qui devait le ramener à Strasbourg. Dans son compartiment avaient pris place une famille alsacienne, le père, la mère et trois jeunes filles, ainsi qu'un aspirant allemand. En cours de route, un jeune homme à l'air avantageux était venu se joindre à eux et n'avait pas tardé à entamer une conversation avec le militaire auquel il semblait en imposer.

Fontane crut déceler que ce garçon, très aimable, avait pour tâche de «résider, présider, ou mieux encore, de préfectorer» dans un quelconque arrondissement frontalier.

«C'était, précise l'écrivain, un secrétaire de préfecture, peut-être seulement de sous-préfecture; une sorte de main droite qui ne représentait rien dans les grandes affaires, mais qui, dans les petites, avait son importance.»

«Et là, où l'importance ne suffisait pas, la fanfaronnade y suppléait.»

Les deux jeunes gens s'entretenaient de leurs exploits, étaient d'accord pour trouver que les Alsaciens ne sont que de la racaille, qu'on peut les retourner comme un gant quand on sait les prendre, et que par conséquent, il ne faut pas craindre d'user de la force.

Fontane avoue qu'il connaissait déjà ces trois expressions, qu'il les avait entendues bien souvent au cours des trois dernières semaines; au premier abord il n'en fut pas surpris.

Mais lorsqu'il vit l'expression de mauvaise humeur qui se dessinait, tel un nuage passager, sur le front du vieil Alsacien, l'écrivain comprit l'énorme faute de tact commise par les jeunes gens, et le rouge de la honte lui monta au visage.

«Savez-vous, poursuivit l'attaché de préfecture, que, pas plus tard qu'hier, j'en ai fait mettre cinq sous les verrous, dont le frère du maire. Celui-ci a résisté, mais on connaît ça ! Il ne faut pas lanterner, ne pas y aller de main morte et ils se soumettent.»

«Mais qu'avaient-ils donc commis ?», interrogea l'aspirant.

«Des motifs, il en existe à foison. On est sûr de ne pas se tromper, car

## L'ITINÉRAIRE DE L'ÉCRIVAIN PRUSSIEN THÉODOR FONTANE

ils ont toujours quelque péché sur la conscience. Je n'ai fait qu'appliquer le paragraphe : celui qui répand des faux bruits...»

«Des faux bruits ?»

«Oui, imaginez-vous que tous les cinq n'avaient pas eu honte d'affirmer sur parole à de petites gens qu'ils redeviendront tous Français...»

«Le préfet a hésité, mais moi j'ai insisté pour qu'on fasse un exemple.»

«Vous auriez dû entendre les cris qu'ils ont poussés...»

Fontane avoue qu'il n'a pas attaché d'importance au fait que les cinq Alsaciens aient pu avoir raison et que Strasbourg soit vraiment resté une ville française.

Il ne conteste pas, non plus, la validité du paragraphe relatif à la propagation de faux bruits.

C'est la réaction de son compagnon de voyage alsacien qui le préoccupe au premier chef.

Il se demande en effet, ce que celui-ci dut éprouver aux propos d'un jeune imberbe de vingt ans dont les seuls mérites résident dans des binocles cerclés d'or.

Fontane - le fil des années en témoignera - était loin de se douter combien il laissait derrière lui de fonctionnaires allemands assimilateurs, mais aussi de Lorrains et d'Alsaciens, irrédentistes, des occupés frondeurs et des occupants qui tantôt chercheront à appâter, tantôt à mater les deux provinces conquises.

De ce double jeu, je me contenterai de citer, en guise de conclusion deux exemples frappants :

Trente sept ans après le passage de Fontane à Metz, une foule tristement recueillie s'était rassemblée dans la cathédrale pour se souvenir des morts français de Noisseville.

En présence des plus hautes autorités allemandes, et avec leur accord, deux drapeaux tricolores voilés de crêpe encadraient le catafalque. Et au moment de l'élévation, des clairons français sonnèrent aux champs.

Quarante-sept ans après le séjour de l'écrivain en Alsace, le lieutenant prussien Forster injuriait à Saverne les couleurs françaises, traitait les jeunes recrues de «Wackes» et le Kronprinz l'encourageait par un peu protocolaire «Immer feste druff».

**Bibliographie**

Theodor Fontane

Wanderungen durch Frankreich

Erlebtes 1870 - 71

Kriegsgefangen - Aus den Tagen der Okkupation

Briefe

Verlag der Nationen - Berlin 19711